

L'adieu aux armes des derniers soldats du jour le plus long

1. [Actualité](#)
2. [International](#)

Par [Jean Chichizola](#) et [Service Infographie](#) Mis à jour le 05/06/2019 à 19h02 | Publié le 05/06/2019 à 18h40

GRAND RÉCIT - Ils étaient 2000 survivants pour le 70e anniversaire. Ils ne sont plus aujourd'hui que 482 à pouvoir témoigner de l'enfer qu'ils ont traversé pour la liberté.

Jeudi, ils seront un peu moins de 500 à revêtir une nouvelle fois l'uniforme. Un peu moins de 500 vétérans, courbés par les ans et prêts à revivre leur jour le plus long, [75 ans après le D-Day](#). En 2014, ils étaient près de 2000 et nul ne sait combien seront là pour le 80^e anniversaire. Regarder ces hommes, c'est se souvenir des mots du poète élisabéthain George Peele dans *A Farewell to Arms*: «Duty, faith, love, are roots, and ever green».

Vivants ou morts ces dernières années, ils ont témoigné sans relâche dans des films, livres ou entretiens. Il faut les écouter comme on aurait écouté, quand il en était encore temps, les grognards bivouaquant en 1840 pour accueillir les cendres de Napoléon, certains ne se réveillant pas au matin. Ou les poilus et les tommies arpentant les champs de bataille de la Grande Guerre. Les écouter car si, à leur récit, les larmes sont les nôtres, le sang était le leur. Les écouter aussi parce que, comme l'a écrit Jules Vallès, «l'anecdote, c'est le son de l'histoire», et que ces paroles sont plus fortes que mille ouvrages savants.

» LIRE AUSSI - 75 ans après, nous avons retrouvé les héros français du Débarquement

Avant de les laisser nous emmener dans [l'enfer de cette nuit et de ce matin de juin](#), il faut pourtant sacrifier aux dieux de la stratégie et de la statistique.

La stratégie se résume en un terme obscur qui fait toujours polémique: «Second Front». Dès le 18 juillet 1941, Staline demande à Churchill de lancer des opérations «à l'Ouest (en France du Nord) et au Nord (Arctique)». Churchill connaît bien son nouvel allié providentiel: vingt ans plus tôt, il voulait tuer dans l'œuf la Russie bolchevique. Sans aucune illusion sur le destin qui attend les nations entrant dans l'orbite soviétique, Churchill, avec l'accord de Roosevelt, privilégie longtemps une attaque dans «le ventre mou» méditerranéen: Afrique du Nord, Sicile et Italie. Il se verrait bien ensuite débarquer dans les Balkans pour couper l'herbe sous le pied de «l'Oncle Joe». Mais, au risque de voir la guerre se prolonger pendant de longues années, Washington et Londres décident de combler un Staline, dont les armées ont pris l'avantage à l'est, et de frapper la «forteresse Europe» au cœur. Le lieu est choisi: la Normandie plutôt qu'une Bretagne trop éloignée, une Belgique et une Hollande aux abords difficiles, un Pas-de-Calais trop fortifié.

L'opération, retardée le 4 juin 1944 et lancée le 5 juin, est simple sur le papier et atrocement compliquée dans la réalité.

L'opération, retardée le 4 juin 1944 et lancée le 5 juin, est simple sur le papier et atrocement compliquée dans la réalité: d'abord, deux opérations aéroportées sur les flancs pour préparer l'arrivée des troupes débarquées et freiner l'arrivée de troupes de contre-attaque. Ensuite, un

débarquement sur cinq plages: d'ouest en est, Utah (sur la côte orientale du Cotentin), Omaha, Gold, Juno et Sword ; les deux premières assignées aux troupes américaines, les trois autres aux Britanniques (Gold et Sword) et aux Canadiens (Juno). Les Allemands, intoxiqués par la fausse nouvelle d'un débarquement dans le Pas-de-Calais, ont déployé des unités d'infanterie statiques sur les côtes et des unités blindées en seconde position (dans le Calvados, la 21^e Panzerdivision héritière de l'Afrikakorps), ce qui pose le problème de la réactivité dans un contexte marqué par une supériorité aérienne absolue des Alliés.

» LIRE AUSSI - Débarquement: «Le Jour J marque l'avènement de la superpuissance américaine»

En termes de statistiques, le Jour J est celui de tous les superlatifs: plus grande opération amphibie de l'histoire, plus grande armada. Près de 7000 navires dont plus d'un millier de navires de guerre, certains envoyant des obus du poids d'une voiture de 2019 à des dizaines de kilomètres de distance. Plus de 2000 péniches de débarquement, 11.000 avions, plus de 150.000 hommes (dont 5 divisions d'infanterie et 3 divisions aéroportées).

«Hell's Corner»

En écoutant les derniers vétérans, il faut sans cesse avoir ces chiffres à l'esprit: à chaque heure, plus de 1700 hommes tombent, 28 à chaque minute, un toutes les deux secondes.

Parmi eux, comme le rappelle l'historien Benjamin Massieu (*Les Français du Jour J*, aux éditions Pierre de Taillac), «plus de 3000 militaires français», dont «plus de 2600 marins armant une douzaine de navires». Peu après minuit, l'un des premiers morts du Jour J est français, Émile Bouétard étant l'un des «SAS» parachutés en Bretagne pour mener des opérations de sabotage. Dans cette journée du 6 juin, des premiers parachutages à la dernière contre-attaque allemande vingt-quatre heures plus tard, quelque 20.000 hommes vont mourir, disparaître corps et biens ou être blessés, souvent atrocement. En écoutant les derniers vétérans, il faut sans cesse avoir ces chiffres à l'esprit: à chaque heure, plus de 1700 hommes tombent, 28 à chaque minute, un toutes les deux secondes.

Ce terrible bilan, les «paras» du Jour J peuvent en témoigner. Ceux d'abord de la 6^e division aéroportée britannique (8000 hommes), qui doivent occuper, à l'est de la zone de débarquement, le pont de Bénouville («Pegasus Bridge» sur le canal de Caen à la mer) et celui de Ranville («Horsa Bridge» sur l'Orne). Frank Pendergast et Bill Gladen, 19 ans à l'époque, furent de ceux-là peu après minuit. Les larmes aux yeux, Frank dit que penser à ces camarades perdus ne lui fait «pas de bien» et que le prix fut «élevé, trop élevé». Mais il résume en une phrase sa mission: «Le pont devait être pris sinon le Jour J ne pouvait réussir. Nous devons le tenir, nous devons arrêter les tanks» de la 21^e Panzerdivision. Les bérets rouges tiennent au prix de pertes terribles comme ils parviennent aussi à neutraliser la batterie côtière de Merville qui menaçait de balayer de son feu une partie des plages.

De l'autre côté du dispositif, 15.000 autres paras, eux aussi lâchés dans la nuit mais ceux-là américains, vont aussi tenir dans la plus grande confusion. La 101^e division parachutiste saute dans les alentours de Carentan et la 82^e autour de Sainte-Mère-Église. Certains finissent noyés dans les marais et dans la Manche. Venu de Californie, Tom Rice, 23 ans, faisait partie de la 101^e. Il prend part à l'assaut contre une écluse dans un secteur rebaptisé «Hell's Corner». L'homme, qui 75 ans

plus tard devrait sauter une nouvelle fois en tandem, évoque ce moment où il a été parachuté sur une France «tenue par l'ennemi et au cœur de l'enfer», «le début d'une période de souffrances inimaginables».

Dwain Luce, 28 ans en ce 6 juin 1944, ne sera pas en Normandie. Mort en 2007, il demeure l'un des grands témoins de la «82^e». Originaire de l'Alabama, ce capitaine, vétéran de la Sicile et de l'Italie, se battra 33 jours durant dans les haies normandes. Il a parfaitement décrit ce que fut, en ce 6 juin, le cauchemar de Sainte-Mère-Église: «Nous n'avions pas d'armes lourdes et l'on se battait contre des armes lourdes. Avec les Allemands, nous étions mélangés comme des œufs brouillés. Sainte-Mère-Église était une pagaille [a mess]». Mais au-delà de la confusion, «on savait que la plage [Utah Beach] tiendrait si on faisait bien notre boulot. Si elle ne tenait pas, on serait abandonnés. Ils ne pourraient pas nous sauver». Au matin du 6 juin, Luce verra arriver le premier char américain venu d'Utah Beach et saura que le boulot a été «bien fait».

Omaha la sanglante

Pendant la bataille des paras, les troupes de débarquement se mettent en place avant de se lancer à l'assaut à l'aube. Le temps est maussade, couvert avec des bancs de nuages bas, de courtes ondées et une houle assez forte. À l'ouest du dispositif, face à Utah Beach, un escorteur français, La Renoncule, contribue à protéger la flotte alliée. À son bord, Georges Ménage, 22 ans à l'époque, 97 aujourd'hui, a eu un choc: «Une fois qu'on a pris la route pour entrer en Manche, on [a commencé] à réaliser qu'il y a des bateaux à droite, des bateaux à gauche, qu'il y en a derrière et devant, la mer est couverte de bateaux littéralement, mais des bateaux ordonnés et à leur place. Il n'y avait plus d'horizon.» Engagé dès 1940 dans les Forces navales de la France Libre, il se souvient que, ce jour-là, les escorteurs devaient faire «la police sur mer», remorquant les chalands de débarquement en panne, freinant ceux allant trop vite pour qu'ils arrivent à bon port en temps et en heure. Au prix de 200 tués, disparus ou blessés, les quelque 23.000 hommes de la 4^e division d'infanterie américaine débarquent sans trop de difficultés sur Utah. Et rejoignent bientôt leurs compatriotes parachutistes.

À l'opposé du dispositif, plein est, la mission des troupes débarquées est aussi de percer et de rejoindre les paras britanniques qui combattent depuis plus de six heures. De Ouistreham à Saint-Aubin-sur-Mer, à 15 kilomètres de Caen, le débarquement sur Sword Beach est plus disputé. Aux côtés de la 3^e division d'infanterie britannique, 177 fusiliers-marins français y participent sous le commandement de [Philippe Kieffer](#).

«Il n'y a peut-être pas dix d'entre vous qui reviendront. Celui qui ne veut pas y aller peut très bien ne pas débarquer, je ne lui en voudrai pas.» Les commandos sont tous restés.

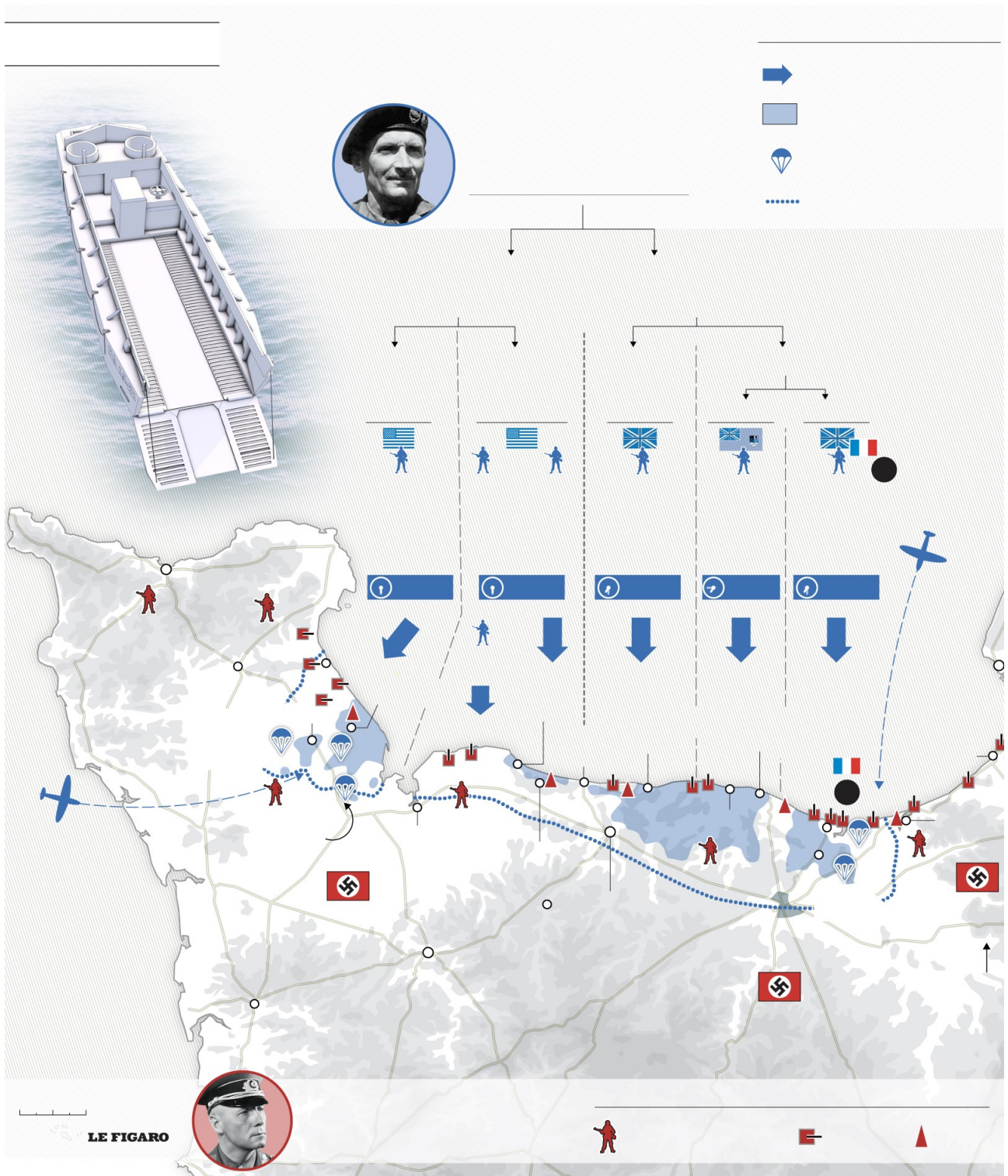
Figure des vétérans du Jour J, Léon Gautier est l'un des derniers survivants du «commando Kieffer». Âgé de 21 ans, cet homme, qui a rejoint la France Libre dès l'été 1940, se souvient des paroles de son chef à ses hommes quelques jours avant le 6 juin: «Il n'y a peut-être pas dix d'entre vous qui reviendront. Celui qui ne veut pas y aller peut très bien ne pas débarquer, je ne lui en voudrai pas.» Les commandos sont tous restés. Le Jour J, dix d'entre eux trouveront la mort, dont le lieutenant de vaisseau Hubert, qui donnera son nom au commando marine récemment endeuillé au Burkina Faso. Dix autres périssent les jours suivants et, après 78 jours de combat, seuls 24 de ces 177 hommes n'auront pas été blessés ou tués. Sur Sword, Léon Gautier et ses camarades rempliront leur mission: neutraliser les nids de résistance allemands, puis prendre le central téléphonique et le

casino de Ouistreham, armé et bétonné. Ces objectifs atteints, ils reprennent leurs sacs en fin de matinée, direction Pegasus Bridge où ils rejoignent les paras de la 6^e division britannique. Dans les dernières heures du Jour J, le pari est réussi sur ce côté oriental de l'opération. Sword Beach a repoussé une offensive de la 21^e Panzerdivision. Sur Gold Beach, la 50^e division d'infanterie britannique a aussi surmonté les obstacles, comme la 3^e division d'infanterie canadienne sur Juno Beach. Un succès remporté au prix de plus de 100 tués sur les trois sites de débarquement.

Un échec à Omaha pouvait sonner le glas du débarquement

Reste la dernière plage qui, l'espace de quelques heures, a fait vaciller le succès de l'opération. Face à Colleville, Saint-Laurent et Vierville-sur-Mer, Omaha Beach est à jamais «Bloody Omaha» («Omaha la sanglante»). Les Alliés savaient que l'endroit risquait fort d'être le plus ardu à conquérir. Mais il était également un point essentiel. Un échec à Omaha pouvait sonner le glas du débarquement en créant un trou béant en plein cœur du dispositif, entre les troupes américaines débarquées à Utah Beach et les troupes britanniques et canadiennes. L'affaire commence par un épisode entré dans la légende des Rangers lancés à l'assaut de la Pointe du Hoc, à l'ouest de la plage. Leur mission était cruciale: neutraliser les pièces d'artillerie lourdes sous casemate pouvant pilonner les environs. La Pointe sera conquise au prix de très lourdes pertes, mais les soldats découvriront que les canons ont été déplacés vers l'intérieur.

Quelques kilomètres en contrebas, les choses se présentent mal pour les deux divisions d'infanterie américaines, la 29^e et la légendaire 1^{ère} division, *The Big Red One* qui, trente-cinq plus tard, sera au cœur du film éponyme réalisé par Samuel Fuller, qui débarque ce jour-là. Belle plage de sable fin, Omaha est la plus grande, la plus profonde aussi avec des dizaines de mètres à franchir avant de trouver un abri relatif. Les bombardements ont été inefficaces et les «Widerstandnester» allemands («Nids de résistance» armés de mitrailleuses et de mortiers) sont occupés par des soldats d'une unité de valeur, la 352^e division d'infanterie. Une bonne partie des tanks amphibies coulent, souvent avec leur équipage, bien avant d'arriver sur le rivage. Leurs carcasses gisent encore au large, rappelant que ce superbe endroit est toujours un vaste cimetière.



En une seule journée, 3000 Américains vont tomber: 1000 tués et 2000 blessés ou disparus. La journée la plus sanglante de l'armée américaine après Antietam, le 17 septembre 1862, pendant la guerre civile (plus de 3500 morts des armées du Nord et du Sud). Face au désastre, avec les premières vagues d'assaut décimées, le commandement allié aurait même envisagé d'abandonner la plage avant que les initiatives prises sur le terrain par les combattants (percée des fantassins et bombardements des navires au plus près des côtes) fassent basculer la situation en toute fin de matinée.

Trois quarts de siècle plus tard, Charles Norman Shay, 19 ans à l'époque, se souvient encore d'Omaha la sanglante. Cet Amérindien de la nation des Penobscot, installée dans le Maine, compte des ancêtres français du côté du Béarn. Ce 6 juin 1944, il est dans l'armée depuis un an et a été formé aux techniques médicales et chirurgicales de base. Infirmier de combat, il est assigné à la compagnie Fox du 16^e régiment de la «Big Red One». Il doit débarquer face au secteur «Easy Red». Tout au long du Jour J, et sous un feu d'enfer, Shay bande des blessures, stoppe des hémorragies, administre de la morphine, conforte aussi et soulage des hommes aux portes de la mort. Shay sauve aussi des vies en empêchant des soldats blessés de se noyer dans quelques mètres d'eau. Il recevra une Silver Star avec la mention suivante: «Subordinating personal safety, Private Shay repeatedly plunged into the treacherous sea and carried critically wounded men to safety».

«Sortir ces douze hommes de la plage, c'est probablement la plus grande chose que j'ai faite de ma vie.»

Walter Ehlers

À la différence de «Private Shay», Walter Ehlers, 23 ans le 6 juin 1944, ne sera pas présent jeudi. Mort en 2014, ce sous-officier venu du Kansas faisait partie de la deuxième vague d'assaut au sein du 18^e régiment de la «Big Red One». Vétéran des débarquements d'Afrique du Nord et de Sicile, il a souvent témoigné, notamment dans le documentaire américain, *The War*. «Plus vous combattez, se souvenait-il, plus la tension augmente. Vous avez vu tellement d'autres personnes mourir et il y a des chances que vous ne vous en sortiez pas.» Ce 6 juin, il doit sauter de sa barge bien avant le rivage, de l'eau jusqu'au cou. «On a vu des corps sur la plage, des corps dans l'eau, la plupart étaient morts.» Cloué au sol, il parvient à sortir de cet enfer avec son escouade et déclare avec un léger sourire: «Sortir ces douze hommes de la plage, c'est probablement la plus grande chose que j'ai faite de ma vie.» Cinq semaines plus tard, Walter Ehlers, décoré de la Medal of Honor, la plus haute distinction militaire américaine, apprendra que son frère Roland, a été tué sur la plage le Jour J.

Shay comme Ehlers ont débarqué non loin du Widerstandnest 62 (WN 62), occupé par un jeune soldat de Basse-Saxe, Heinrich Severloh, 20 ans, mitrailleur de la 352^e division d'infanterie. Mort en 2006, il s'est toujours souvenu de cet instant où la brume s'est levée et où il a contemplé un horizon empli de navires. Severloh estimera avoir tiré, ce jour-là, 12.500 balles de sa mitrailleuse MG 42, s'arrêtant seulement pour changer le canon brûlant de l'arme, et 400 balles avec son fusil Mauser. Le nid de mitrailleuse ne sera neutralisé qu'en début d'après-midi et Severloh, qui a pu décrocher, sera fait prisonnier le 7 juin. Des décennies plus tard, on imagine ce qu'aurait pu devenir le D-Day en présence d'une résistance aussi acharnée que celle du Widerstandnest 62.

Soixante-quinze ans après le bain de sang d'Omaha, le 6 juin 2019 sera aussi l'occasion de saluer ceux qui furent parfois en marge des cérémonies passées: les civils français et les résistants intérieurs.

Soixante-quinze ans après le bain de sang d'Omaha, le 6 juin 2019 sera aussi l'occasion de saluer ceux qui furent parfois en marge des cérémonies passées: les civils français et les résistants intérieurs. Un coup d'œil sur [la presse résistante et collaborationniste du 6 juin](#) permet de comprendre quelle France les GI's s'apprêtent à libérer. Une France d'abord bouleversée par les bombardements alliés. Franc Tireur, «mensuel malgré la Milice et la Gestapo», s'insurge sous le titre «Sous les bombes: notre peuple ne mérite pas cela!»: «Quand la guerre toujours affreuse

s'avise d'être injuste, nous témoignons sans haine et sans crainte même à l'égard de nos amis de toute notre stupeur et de toute notre douleur de Français qui n'admettent pas que des avions venus des pays libres changent en charniers des quartiers de nos villes. Cela dit, silence aux traîtres qui eux n'ont aucun droit de protester et de se plaindre.»

Libération est à l'unisson: «Devant les terribles bombardements de ces temps derniers qui vraiment ne pouvaient être supportés par les Français que s'ils étaient assurés que le débarquement suivrait de près de si cruels préparatifs, nous avons il y a huit jours crié de toutes nos forces: "Faites vite"!». Le ton est bien sûr plus violent dans la presse de la collaboration, l'édition de Caen d'*Ouest Éclair* reprenant les propos de Marcel Déat flétrissant: «Les terrorismes aérien et intérieur», à côté d'un encart annonçant: «Jeunes de France, la Légion des Volontaires français [contre le bolchevisme] vous attend.» Changement d'ambiance en page suivante avec un dessin montrant deux astronomes devant un télescope: «Aussitôt après la guerre, nous verrons reparaître une quadruple constellation: les quatre merveilleux chocolats Nestlé, Gala Peter, Cailleur, Kohler.»

Le temps des massacres

Près de 20.000 civils vont mourir durant l'été pendant la bataille de Normandie. Près de 3000 perdent la vie le 6 juin.

La guerre civile, la peur et les privations, voilà le visage de la France du 6 juin. Amenant la libération tant désirée, le débarquement ajoute aussi à ce terrible bilan. Près de 20.000 civils vont mourir durant l'été pendant la bataille de Normandie. Près de 3000 perdent la vie le 6 juin. Pour une armée allemande tenue en échec, vient aussi le temps des massacres. Le 6 juin, près de 80 résistants (75 à 85, les corps n'ayant jamais été retrouvés) sont tués par la Gestapo. Né à Caen et résistant dès 1941, Bernard Duval, présent jeudi et âgé de 19 ans à l'époque, a été déporté le 20 mai 1944. Le 6 juin, alors qu'il est enfermé dans un wagon en gare de Francfort-sur-le-Main, il apprend par un conducteur STO d'une locomotive voisine que les Alliés ont débarqué en Normandie. À la joie s'ajoute l'inquiétude pour ses proches qui vivent encore dans la zone des combats.

Après avoir connu l'enfer des camps de Neuengamme puis de Sachsenhausen, Bernard Duval ne reviendra qu'en 1945, après avoir été libéré le 26 avril par l'Armée rouge. Après le massacre de Caen, d'autres suivent, perpétrés par la division Das Reich: le 7 juin à Laclotte et Saint-Pierre-de-Clairac (Lot-et-Garonne), le 9 juin à Tulle (Corrèze) et Argenton-sur-Creuse (Indre) et le 10 juin à Oradour-sur-Glane.

Des horreurs qui ne peuvent rien changer à la réalité militaire. Dès le 6 juin au soir, le débarquement, et sa tête de pont atteignant en certains endroits 8 à 10 kilomètres de profondeur, est un succès encore fragile mais bien réel. Fin juin, près de 900.000 hommes, 150.000 véhicules et 600.000 tonnes d'équipements divers auront débarqué sur le sol de France. «L'offensive de la liberté», saluée le 6 juin par le général de Gaulle, est lancée.